



Luxe et volupté

Créatures invraisemblables et dames lubriques : Rick Owens, Tom Ford, Mugler et Schiaparelli ont livré leurs visions, plus ou moins réussies, de la féminité pour la fashion week de Paris printemps-été 2026

Le sexe fait vendre : la formule, popularisée il y a trente ans par le mouvement « porno chic », reprend de la vigueur dans la mode. A la fashion week de Milan, en septembre, Demna chez Gucci et Dario Vitale chez Versace ont renoué avec des vestiaires aguicheurs. Leurs confrères de l'édition parisienne printemps-été 2026, qui court jusqu'au 7 octobre, ont montré qu'ils n'étaient pas en reste. Pour certains créateurs – tous masculins –, le défilé est l'occasion de fantasmer une femme, dont ils font une créature extravagante et auréolée de lubricité. Une stratégie périlleuse et pas toujours couronnée de succès.

Chez Tom Ford, place Vendôme, la foule se bouscule pour apercevoir les célébrités de tout bord qui arrivent au compte-gouttes, comme Pamela Anderson, Janet Jackson, Kylie Jenner, Rita Ora ou Kate Moss. Beaucoup de stars, mais un défilé en très petit comité (200 personnes), dans un espace conçu pour ressembler au salon privé d'une boîte de nuit, « ces lieux mystérieux où il se passe des choses auxquelles tout le monde n'a pas accès », d'après Haider Ackermann, le directeur artistique. A en juger par l'allure des mannequins, les « choses » semblent plutôt d'ordre sexuel.

Dans la pénombre de la salle tendue de noir débarquent trois femmes dans des manteaux en cuir vernis ajouré. A mesure qu'elles marchent, on découvre que les perforations du tissu sont plus larges aux endroits stratégiques (sur les fesses, par exemple), et que ces dames sont nues sous leurs pardessus. Des nuisettes en dentelle échantonnées jusqu'au nombril, de longues robes fluides où le tissu coule sur le corps comme une seconde peau, des robes en résille qui, sur la poitrine, se résument à un fil vertical tendu entre le cou et le pubis... Quelques tailleurs en soie rose dragée ou vert anis calment un peu le jeu de cette collection très sexuelle, portée par des mannequins particulièrement sculpturales d'âge divers : Vittoria Ceretti, 27 ans, a fermé le bal avec Erin O'Connor, de vingt ans son aînée. Haider Ackermann n'essaie pas d'être nuancé, mais il sait communiquer sa fougue.

Chez Mugler, le rendez-vous est donné

dans les profondeurs d'un garage de l'Est parisien. C'est là que Miguel Castro Freitas, nommé en mars, présente son premier défilé pour la marque qui appartient depuis 2019 à L'Oréal et dont le modèle économique repose essentiellement sur la vente de parfums. Le CV du Portugais de 45 ans inspire confiance : il a travaillé avec Alber Elbaz chez Lanvin, avec John Galiano et Raf Simons pour Dior, puis aux côtés de Dries Van Noten. Il dit avoir grandi en admirant Thierry Mugler (1948-2022) et partager avec le fondateur une passion pour le cinéma classique hollywoodien. Sur le papier, le casting paraît parfait.

Pourtant, dans le dédale du parking, la magie n'opère pas. Les silhouettes égrènent les clichés de la femme puissante et sexy, avec vestes à épaulettes et à la taille marquée, chemises strictes boutonnées jusqu'au menton, jupes crayons et talons hauts. Mais rien n'est flatteur, ni la couleur chair ni le rembourrage glissé entre la peau et le vêtement, sur les hanches, les épaules ou même le ventre. Les tissus forment des plis ou sont trop tirés, baillent parfois. La robe transparente avec des étoiles argentées qui tient sur le corps accrochée aux piercings de tétou de la mannequin est une mauvaise idée. Non seulement ces créatures n'ont aucune forme de vraisemblance, mais en plus on n'a pas du tout envie de leur ressembler.

Mousseline transparente

Daniel Roseberry, qui préside depuis 2019 aux destinées de Schiaparelli, a choisi d'investir le Centre Pompidou. Dans un espace d'exposition de l'institution, fermée pour travaux jusqu'en 2030, il fait lentement déambuler sur du sable noir des amazones hors-sol. « Je continue de croire qu'assister à un défilé Schiaparelli doit avoir la même intensité que visiter un musée », avance le designer dans sa note d'intention. L'intensité passe cette fois-ci par un parfum de luxe.

Des robes en mesh sont ajourées de pied en cap comme si la main d'un(e) affamé(e) de chair les avait déchirées, tandis que des jupes en cuir asymétriques à la taille très basse soulignent les hanches. Une robe en tulle et poil de chèvre ou un tailleur en jersey transparent laissent la plastique à dé-

couvert, tandis que d'autres tenues imitent en trompe-l'œil la peau nue ou le dessin d'une femme galbée de manière irréaliste. Le tout s'avère d'une sophistication presque maniaque et, par moments, surannée. Depuis sa nomination chez Schiaparelli, Daniel Roseberry a prouvé l'étendue de son talent en haute couture, où il parvient au juste dosage entre maîtrise formelle et inventivité artistique. Mais son travail est toujours plus empesé lorsqu'il s'agit de prêt-à-porter.

« Don't you need somebody to love? » entonne Jefferson Airplane dans une version techno bouillonnante, diffusée sur le parvis du Palais de Tokyo. Rick Owens, auquel le Palais Galliera, situé juste en face, consacre une rétrospective jusqu'au 4 janvier 2026, propose « des vêtements durs pour des temps durs », selon sa formule. Avec doigté, il mixe attraction et répulsion, glamour et hostilité.

Ses robes de druidesse sont taillées en mousseline transparente, mais agrémentées d'épaules rigides en métal. Ses débardeurs aériens laissant entrevoir de la lingerie sont aussitôt tempérés par des tenues pareilles à un cactus, hérissées de franges de cuir. Ses trenchs en Nylon ultraléger croisent des vestes de motard « à col Dracula ». Ce glamour décadent est accentué par la mise en scène : les mannequins descendent un grand escalier de chantier pour terminer leur course dans le bassin de la fontaine où elles pataugent lentement, leurs traînes d'organza flottant derrière elles. Une vision de la sensualité moins frontale, mais pas moins efficace. ■

ELVIRE VON BARDELEBEN
ET VALENTIN PÉREZ

Chez Schiaparelli, une robe en tulle et poil de chèvre laisse la plastique à découvert